

On batsi

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 29

PDF erstellt am: **30.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ON BATSI

L'ài a batsi et batsi : lè z'on bâtsant lo laci po que fasse pas mau à l'estoma dâi dzein ; lè z'auto bâtsant lo vin, pè la mau que, se l'è trau for, fâ verî la tita ; lè z'auto oncoro lo venaigro, po que la salarda ne bourlâi pas la coraille. Et l'ài a dâi z'affère tiureuse, n'è pas l'eimbarra : lè gendarme çatsant à l'ombro ti elliau que l'âmant dinse taut lè dzein, que bâtsant lau brèvon po ne pas lau fère mau. On dèvetra lau fabrequâ dâi z'èstatue na pas lè z'encarcagnoulâ.

L'è veré que cein lau fâ assebin gagnî de l'erdzeint. Quemet desâi çlli père que l'allâve parti po lo grand voyâdzo. Son valet, qu'êtâi oncora dzouveno, l'âi demandâve cein que dè-vessâi appreindre. Et lo père l'âi desâi dinse :

— Attiuta, mon valet, se te vâo l'einretsi on bocon rido, t'è faut chaidre on metî qu'on pousse mette de l'iguie, quemet framacien, laitier, âo bin carbatier.

Lo valet a-tè fè dinse ? diabe lo mot que l'ein sè... Mâ, l'âi a oncora on auto batsi. L'è çlli que fant lè menistre âi petit z'enfant et fo faut dere vò sède prau : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! » Quand on demâore à port de tsè dau moti, l'affère va bin. Mâ po elliau que restant iò lè renâ sè baillant la bouna nê, salut !

L'è justameint cein qu'arrevâve à Samuïet à Freccasson. L'êtâi l'lein qu'on diâbllo dau velâdzô et tot parâi l'avâi on petit Samuïetton à batsi et reinvouyive du grand teimps. Tant qu'on dzo que pliovesâi, ie l'eimpougne son Samuïetton, va lo batsi dèso lè dêtâi dau tât et quand lo vâi tot depourent l'âi dit dinse po lo fère rir :

— Samuïetton, je te baptise au nom du Père, — que l'è dan mè — du Fils (que l'è dan tè), et du Saint-Esprit — que l'è dan lo verratson d'iguie de cerise que ie ve bâire tôt assetôt. »

MARC A LOUIS.

Trop demander. — A la mairie, l'officier d'état-civil lit les formules sacramentelles de la loi à un jeune couple qui vient s'unir.

— La femme doit suivre son mari partout.....

— Oh ! monsieur, je vous en prie, interrompt la jeune mariée, changez-moi ça.....

Mon mari est facteur rural !... — A. G.

L'ESPRIT SOUFFLE OU IL VEUT

UN jour Piron se promenait dans les rues de Paris. Pris d'un besoin subit — à cette époque les villes n'étaient pas pourvues comme aujourd'hui de ces édicules modestes mais si appréciés — Piron enfila un corridor, monte un ou deux étages et s'installe dans un de ces réduits qui ne se ferment habituellement qu'en dedans. Quand il quitta son abri momentanément, il laissait comme souvenir les vers suivants, épinglés à la paroi :

Dans un besoin extrême,
Je défile au plus amoureux
De ne pas préférer ces lieux
À la beauté qu'il aime.

Comme quoi un homme d'esprit a de l'esprit partout.

L'Europe à l'américaine

LES Américains et leur manière sont à la mode. Ils ont envahi l'Europe, pour la bonne cause, et leur façon rapide de concevoir, traiter et exécuter les choses bouleverse toutes nos vieilles habitudes de discussions à perte de vue et d'incessantes hésitations. Tandis que nous pérorons, tandis que nous tergiversons, l'occasion favorable nous échappe ; et adieu pour la rattraper aux cheveux : elle n'en a pas derrière la tête.

Il n'est donc point mauvais que les Américains viennent un peu nous secouer et nous montrer comment on travaille et comment on agit au siècle de l'électricité. Plus d'actes et moins de paroles.

Et puis, c'est des Américains, aujourd'hui, que le parti de la liberté et du droit, pour lesquels les Alliés se battent si héroïquement depuis quatre ans, attend la victoire définitive, la bonne victoire, qui doit rendre au monde la paix pour de longues années et, chez les peuples, donner le pas à l'amour sur la haine.

C'est pourquoi, le 4 juillet, les nations de l'Entente se sont associées, par de chaleureuses manifestations, à la célébration de la fête nationale américaine. Chez bien des neutres aussi, on fut ce jour-là de cœur avec les Etats-Unis, mais on dut mettre une sourdine aux sentiments, pour ne pas manquer aux exigences de la neutralité officielle.

Or, à propos de cette fête du 4 juillet, voici quelques détails curieux sur les chants nationaux américains.

Ces airs, au nombre de cinq ou six, ont une popularité immense, ce qui fait honneur au patriotisme américain.

Le *Yankee-Doodle* et le *Hail-Columbia* sont restés les deux airs nationaux privilégiés. Un Américain abandonnera tout : une partie de jeu, une partie de plaisir, sa femme, ses enfants et peut-être même ses affaires, pour courir tout haletant et tout rayonnant de joie et d'orgueil vers un orchestre ou un instrument qui entonnera l'un de ces airs. Et, c'est à recommencer, puis à recommencer, et puis encore.

Ces deux airs nationaux sont cependant deux airs d'adoption. Le *Yankee Doodle* est emprunté, moins quelques notes, à un vieil opéra anglais intitulé *Ulysse*, composé par John Christian Smith, vers l'année 1781.

Le *Hail Columbia*, primitivement *Hail Britannia*, était chanté par les Anglais pendant la guerre de l'indépendance. Mais, un jour de victoire, les Américains s'en emparèrent en substituant *Columbia* à *Britannia*. Quant au *Star Spangled banner*, au *Président march*, au *Washington's march*, ils sont rarement chantés, et sont même peu connus des générations actuelles, qui s'en tiennent au *Yankee Doodle* et au *Hail Columbia*.

On peut citer, comme preuve de cet enthousiasme des Américains pour leurs airs de prédilection le fait suivant, écrivait un chroniqueur français, qui n'a pu se départir tout à fait de la malice propre à sa nation.

Une dame étrangère voulait vendre un piano hors de service déjà et qui avait vieilli sous le harnais. Deux Américains vinrent pour visiter et pour entendre l'instrument. Un des amis de la dame lui avait dit :

— Si vous voulez bien vendre votre piano, exécutez dessus, en présence de vos auditeurs, un air national.

Le jour de la visite des deux amateurs, concurrents l'un et l'autre, la dame fit entendre, en artiste qu'elle était d'ailleurs, le *Hail Columbia* auquel l'auditoire applaudit avec frénésie. L'air terminé l'un des deux Américains se leva et dit à la dame :

— Je vous offre deux cents dollars (mille francs) de ce piano. Si vous vous décidez à me le céder à ce prix, faites-le-moi savoir, je vous en prie, voici mon adresse.

C'était le double de ce que valait l'instrument. Mme X... allait accepter avec empressement lorsque le second auditeur lui fit un signe d'intelligence et demeura. Quand son concurrent fut parti :

— Madame, demanda-t-il à l'artiste, ce piano jouet-il le *Yankee Doodle* ?

Mme X... comprit et répondit affirmativement.

— Voyons, dit l'Américain.

Le *Yankee Doodle* résonna sur l'instrument avec une vigueur magnifique.

— C'est superbe ! En ce cas, s'écria l'enthousiaste Américain, je vous offre trois cents dollars.

— Accepté !

— Je vous en donnerais six cents s'il pouvait jouer les deux airs à la fois.

— Je regrette que non ! répondit Mme X... en soupirant.

Le *Yankee Doodle* et le *Hail Columbia* sont donc le menu musical aux Etats-Unis, et les rives des fleuves et des lacs les ont entendus retentir plus d'une fois du haut des monts des steamboats.

Rien à « repiper ». — Dans une manœuvre à double action, les lignes de tirailleurs adverses sont à une si petite distance l'une de l'autre que les soldats peuvent s'interpeller.

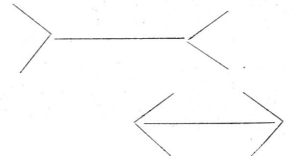
Un des hommes était tout particulièrement verbeux, de même qu'agressif.

Alors, de la ligne vis-à-vis, une voix répliqua :

— Ben, tais-toi, si ta mère en avait fait encore un comme toi, elle aurait été à l'amende. — U.

Contre la grippe. — Sous le titre : *La grippe espagnole*, M. le Dr Nebel publie chez les Bords Borgeaud, éditeurs, à Lausanne, une petite brochure, très précieuse, remplaçant une consultation et donnant toutes les indications nécessaires pour prévenir et guérir cette maladie. Elle est vendue au profit du « Laboratoire pour l'étude du cancer », boulevard de Grancy, Lausanne.

Illusion d'optique.



Laquelle de ces deux lignes horizontales est la plus longue ?

Opinion d'un postier sur le beau sexe. — Une jeune fille, c'est une lettre qui n'a pas encore été mise à la poste.

Une dame, c'est une lettre arrivée à sa destination.

Une vieille fille, c'est une lettre oubliée « Poste restante ! » — A. G.

LA VIE A DU BON

DEPUIS que la guerre met à une très rude épreuve notre patience, notre endurance et nos espoirs, bien des gens, particulièrement éprouvés, ont perdu courage et, las de lutter, ont déserté la vie dans un moment de cruel désespoir. Un peu de patience encore, un regain de courage et d'espoir les eussent sûrement sauvés, leur eussent montré la solution qu'ils n'attendaient plus et qui était fait le pont entre le bonheur d'hier et celui de demain. Ils n'ont pas su attendre ; ils ont succombé au découragement.

Ah ! certes, s'il est permis de déplorer cette faiblesse, on ne peut jeter la pierre aux infatigables qui ne savent plus chercher le bon côté de la vie. Plutôt, plaignons-les de tout notre cœur et, chacun dans la mesure de nos moyens tout modestes soient-ils, efforçons-nous de prévenir par notre considération sincère et effective de si tristes dénoûments.

Un chroniqueur français qui signe : Roger écrivait, il y a bien des années déjà, ces justes réflexions sur le suicide. Le sujet n'est pas gai, soit ; mais le chroniqueur que nous avons su masquer l'air peu avenant d'une telle question. C'est un bienfaisant appel au courage et à l'espoir, quand même ! Voici :